

As-tu lu Jean-Paul Sartre?

Jeanne-Mance Délisle

Number 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28988ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Délisle, J.-M. (1980). Review of [As-tu lu Jean-Paul Sartre?] *Jeu*, (16), 202–204.

j'ai mauvais caractère?

La vérité est que, pour toutes sortes de raisons plus ou moins dépendantes de ma volonté, j'ai souffert mille petits maux avec la production et mille petits plaisirs avec l'écriture. Ensuite, la production ne m'a jamais fait vivre que légèrement au-dessus du seuil de la pauvreté. Ça ne veut pas dire que je n'aime pas créer des mondes nouveaux, peuplés d'êtres vrais, vêtus de toutes les manières. Ça veut dire que ce n'est pas pour moi, que je serai plus efficace ailleurs. «Les voies du destin sont impénétrables» (Quelqu'un).

Vous qui avez pétri ma culture, nourri mon intelligence et mon cœur, vous avez accouché là d'une bien étrange enfant. Mais je vous sais bienveillante et bonne et vous comprendrez que je ne lâche pas, que je continue de m'exprimer.

C'est ce que nous nous souhaitons toutes.

Votre fille, votre amie,

claire dé

as-tu lu jean-paul sartre?

- «Jeanne-Mance Delisle, as-tu déjà lu Jean-Paul Sartre?
- Ben non, sauf quelques extraits par ci, par là.
- À quelle école qu'est allée pour pas avoir étudié Jean-Paul Sartre?!»

À l'école des bonnes soeurs entre les murs de briques, avec permission d'en sortir trois fois par année. La philosophie de l'heure n'était pas à l'horaire. La voix des penseurs modernes ne nous parvenait pas. À l'époque, la rumeur des événements sociaux était assourdie, lointaine. Le calfeutrage était étanche.

Nous, les filles, nous étions si fraîches, tellement fraîches, trop fraîches pour que des idées abstraites d'une morale douteuse viennent troubler nos esprits si près de la Pureté. Nous marchions à pas feutrés, presque près des anges, regrettant de ne pouvoir coiffer la capeline empesée et de ne pouvoir faire, avec les gros grains du long chapelet, le discret cliquetis des Ave entrechoqués.

Dans cet enseignement de recueillement, la musique sublimait les matières. Nous, on s'élevait avec Mozart, on s'harmonisait avec Debussy, on s'atristait avec Chopin. Je me revois dans la bibliothèque, écoutant d'une oreille «aspirée» le *Boléro* de Ravel. Parcourir de frissons, je faisais des grimaces à un hibou empaillé, perché sur un rayon de livres, en espérant qu'il me les rendrait. J'étais secouée de rires tout en étant entraînée dans le *Boléro*. Ce grand plaisir fut de courte durée; on ne se moque pas impunément des grands. Je suis redescendue à «l'Adagio» de Félix Leclerc.

Nous faisons quand même des petites apparitions dans le monde de l'écriture contemporaine! Nous avons pénétré le drame de Nelligan, mais non sa poésie. Pauvre petit, mort fou!...

Nous effleurâmes à peine Rimbaud et Verlaine. «Nés à cette date, morts à cette date.» «Ils ont composé des poèmes.» J'ai lu les poèmes plus tard, une fois en liberté. Quelle beauté perdue!

Une fois, j'ai eu clandestinement en ma possession un livre à l'index. C'était l'histoire d'une femme aux yeux verts hypnotisants, enfermée et attachée à un poteau par des corsaires dans la cale d'un navire. Sa poitrine nue, gonflée, subissait l'affront des morsures d'un gros nègre glouton. Je dévorais ce livre défendu, la sueur au front en pleine salle d'étude, sous les yeux de la surveillante; j'avais dissimulé la véritable couverture sous celle d'un livre de Pierre l'Ermite, le favori du temps. Le saint homme!

Les bonnes soeurs adoraient les grands poètes tragiques. La grandeur des vers cornéliens nous transportait aussi loin que la divine musique.

Les amours de Racine s'égrenaient dans les escaliers lorsque je dégringolais en déclamant ses alexandrins. De temps en temps, je m'arrêtais sur un palier, je regardais par la fenêtre, des mots d'amour impossible sortant de ma bouche. Je mordillais la queue de la sensualité. Par la fenêtre, je voyais les soeurs, faisant des pas dans la neige, en groupe, pingouins méditatifs aux ailes repliées.

En étudiant les classiques et les grandes guerres de religion, j'ai développé un goût pour les épées. (Si j'étais riche, j'aurais une collection de poignards et d'épées.) Et lorsque Socrate arriva dans

un cours et qu'on le pria de se suicider lui-même, sa mort ne me frappa pas outre mesure. Mais ce qui mit un comble à mon émotion, ce fut le geste. Le geste de la coupe portée aux lèvres. Le geste dramatique et théâtral. La grandeur de la mort à cause du geste.

Lorsque César fut lâchement assassiné, je ne déplorai point la perte d'un homme, d'un souverain, je ne conclus pas que cet homme était un dictateur, mais la vue du poignard dans le dos de l'homme et l'homme s'écroulant saisirent mon coeur de crainte et le remplirent d'une étrange fascination.

Je venais d'avaler le poison de l'enseignement des bonnes soeurs: l'émotivité nocive et gratuite.

À l'instar de leur Histoire, ma vie ne serait donc qu'une succession de drames et d'aventures au dénouement inévitablement tragique.

Quand cette fille, mon amie, qui vivait avec le mors aux dents fut bêtement tuée, je regrettai amèrement cette vie malheureuse et cette fin absurde. Puis, un jour, j'eus l'étrange désir de la voir danser sur scène. J'ai voulu raconter son histoire et j'ai voulu refaire cette tragédie à ma manière. Donner à cette mort la grandeur qu'elle méritait. Je lui ai fait la promesse qu'elle ne resterait pas une victime obscure, qu'elle danserait sur toutes les scènes du monde. Sortant de l'ombre, elle exorciserait la malédiction qui l'avait désignée. Elle reconnaîtrait son véritable assassin et le pointerait du doigt. Puis, j'ai pensé qu'elle deviendrait une déesse de liberté dans cette danse effrénée, que quelqu'un appelle folie, et à laquelle nulle rupture ne peut être imposée!

Maintenant je vis en scrutant le puits de mes terreurs, gracieuses faveurs d'une société pleine de fausse abondance.

Si je ne plonge pas dans le puits, c'est que mon plaisir à écrire est grand, sincère et accapareur.

Si un jour la passion s'éteint, je fermerai les yeux et je penserai au mot: connaissance. Ce mot que j'affectionne beaucoup et qui creuse mon appétit.

- Mais aujourd'hui, as-tu lu Jean-Paul Sartre?
- Ben non,...!

jeanne-mance delisle, mars 80

les étiquettes...

N'ayant en tête aucune idéologie, n'étant à la remorque d'aucune cause, il m'est difficile de répondre à la question. Le besoin d'écrire me fait spontanément trouver les conditions qu'il me faut pour parvenir à l'aboutissement d'une oeuvre. Pour moi, la question: «Comment le fait d'être une femme conditionne-t-il ma façon de vivre le métier d'auteur?» ne se pose même pas. D'une part, il y a, bien sûr, ma vie de femme et, d'autre part, en parallèle, la vie de l'écriture. Si les deux peuvent fusionner à certains instants, c'est bien inconsciemment et bien loin de toute réflexion analytique.

Concernant la pratique théâtrale, là encore, je n'ai aucune notion bien définie de ce qu'elle doit être, sinon celle d'une exploration à l'infini et d'un risque à chaque pas. Rejeter toutes les étiquettes. Oser perdre pied. S'aventurer au-delà de toutes les théories. Échapper

aux définitions. Foncer au coeur même de l'inconnu. Qu'on soit homme ou femme, peu importe le domaine dans lequel on travaille, la création est à ce prix. Cela peut paraître discutable, et l'est sans doute, mais si la discussion sur le sujet en intéresse plusieurs, quant à moi, elle me laissera toujours insatisfaite.

Trop souvent, la question féministe devient le prétexte à ressasser les mêmes vieilles impuissances, les mêmes revendications et frustrations. Il serait dommage que le fait de contester, à certains moments cruciaux, devienne par la suite une manie dans laquelle on se complaît. De peur de faire le pas en dehors de ce que l'on connaît de plus en plus par coeur. Il fallait sûrement pour plusieurs passer par là. Faudra-t-il y rester? Faut-il s'y enfoncer, s'installer confortablement dans la peau de la victime? Est-ce qu'on doit rebâtir les yeux fermés les murs enfoncés? Est-ce que la peur de s'évader ne nous fait pas rebâtir les mêmes prisons, de peur de voir à certains instants que le champ est libre vertigineusement...

Qu'on soit homme ou femme, toute personne en état de création doit du même coup inventer les conditions dont elle a besoin pour travailler. Aucun faux-prétexte ne doit faire barrière. Car, de toutes façons, on pourra toujours mettre sur le dos de quelqu'un, de quelque chose, d'une circonstance ou de n'importe quoi d'autre notre impuissance à trouver et à prendre, coûte que coûte, le temps et les moyens nécessaires à la conception et à l'élaboration d'un projet ou d'une oeuvre. On peut toujours faire de n'importe qui ou de n'importe quoi son bouc émissaire. Ça fait du bien. Ça défoule. Ça soulage. Et surtout ça nous décharge de... etc, etc.

france vézina, juin 80